Laurent Challan Belval

Le Seigneur te fera réussir dans toutes tes entreprises

Préface du Cardinal Paul Poupard

EdB
le Verbe de Vie

Qui de nous ne souhaite pas réussir ? Et mieux encore, réussir toute sa vie ? Or cette promesse ne vient pas d'un gourou du management ou du développement personnel. C'est une promesse de Dieu pour son Peuple que l'on trouve plusieurs fois dans la Bible. Mais comment la comprendre et se l'approprier de façon juste ? Qu'est-ce que réussir ? Cette aspiration universelle n'est-elle pas un rêve impossible ? Un homme de la Bible apporte un démenti flagrant : Joseph, le descendant des patriarches Abraham, Isaac et Jacob ! Immergé dans un monde étranger à sa foi, vendu comme esclave, il devient ministre d'un des plus grands empires de l'époque.

Vieille de près de 4000 ans, son histoire est étonnamment actuelle ! Joseph affronte les mêmes problèmes que nous : le succès, les échecs, la haine et l'amour, la violence et le mensonge, le désespoir et la consolation. Il les affronte avec les armes simples dont chacun dispose : la patience, le travail, l'initiative et la bienveillance, mais aussi la vérité, la justice, et la fidélité à son Dieu. Il propose une réussite durable, qui profite à tous.

À une jeunesse qui doute d'un monde juste et fraternel, à ceux qui ressentent de plus en plus les impasses personnelles et planétaires, la « méthode » de Joseph apporte un extraordinaire message d'espoir.

Marié, père de sept enfants, **Laurent Challan Belval** *a exercé des fonctions de Direction dans plusieurs groupes industriels internationaux. Proche de la Communauté catholique du Verbe de Vie, il anime en particulier des sessions sur la Doctrine sociale de l'Église.*

COLLECTION VERBE DE VIE

Cette collection lancée à l'initiative de la Communauté du Verbe de Vie (Notre Dame de Fichermont, rue de la Croix 21 A, 1410 WATERLOO – BELGIQUE) regroupe des ouvrages dont les auteurs sont en lien direct avec elle. Ils abordent des thèmes de vie spirituelle fondamentaux pour la vie et la vocation du disciple du Christ. Les différents ouvrages de cette collection, centrés sur la Parole de Dieu et les enseignements de l'Église, contribuent à la construction et la croissance dans l'amour de Dieu et l'amour de l'Église.

Ouvrages déjà parus :

Le sacrement de réconciliation, miracle de l'amour, Jacques Marin, 1995.
Abraham, un père au cœur d'enfant, Olivier Belleil, 2000.
Vivre dans la louange, Bertrand Georges, 2001.
Élie, l'homme de feu, Olivier Belleil, 2002 (épuisé).
Viens, Esprit Saint ! Parcours des sept semaines pour préparer l'effusion du Saint-Esprit, Olivier Belleil, 2007.
Faire les bons choix au bon moment, discerner, choisir, décider dans l'Esprit Saint, Bertrand Georges, 2007.
Sortir gagnant de nos luttes intérieures, Marie-Anne Leroux, 2008.
De la faiblesse à la force, Paul de Tarse et Thérèse de Lisieux, un chant d'amour à deux voies, Joël Pralong, 2008.
La relation conjugale, liturgie de l'amour, Olivier Belleil, 2009.
Apprivoiser son caractère, tu n'es pas responsable de la tête que tu as mais de la tête que tu fais, Joël Pralong, 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Longtemps après, elle lui en donna un second, Benjamin, mais elle mourut en couches. De cet amour passionné et si contrarié pour Rachel, Jacob garda cette affection privilégiée pour Joseph. Quand il perdit son épouse bien-aimée, il ne lui resta que le fils qu'elle lui avait donné dans un moment de joie parfaite, au milieu d'une vie si éprouvée. Cela explique sa prédilection pour Joseph et la jalousie des autres frères, aggravée sans doute par la jalousie de leurs mères qui s'étaient trouvées elles-mêmes en concurrence pour gagner la faveur de Jacob.

Le don de la belle tunique ornée exprime cette affection privilégiée et peut être interprété aussi comme un signe de prééminence. Cela provoque la colère des autres frères.

La haine des frères

> « Ses frères virent que son père l'aimait plus que tous ses autres fils et ils le prirent en haine, devenus incapables de lui parler amicalement. » (Gn 37, 3)

La jalousie des frères semble préexister au don de la tunique ornée. Dès le début du récit, on apprend que Joseph rapportait à son père « le mal que les fils de Bilha et de Zilpa disaient d'eux ». Mais après l'épisode de la tunique, les frères ne peuvent plus parler à Joseph « amicalement ». Le texte, très précis, dit même qu'ils en sont devenus « incapables ». Ainsi, non seulement leur amour fraternel est atteint, mais également leur liberté intérieure : désormais, le ressentiment les domine. En réalité, voilà dix-sept ans que ces pensées tournent dans leurs têtes ! La tunique a été l'événement de trop, « la goutte qui fait déborder le vase ».

Ce sentiment est-il juste ? Certes, la préférence affichée de Jacob à l'égard de Joseph est ressentie comme une injustice. Si l'on comprend cette préférence, son expression est maladroite.

Cependant, Joseph en est-il coupable ? On ne voit rien, dans son attitude, qui manifeste de l'arrogance ou de la domination à l'égard de ses frères. Si son père lui témoigne une préférence, il n'en est pas responsable. Quant aux frères, devenus incapables de lui parler amicalement, sont-ils encore capables d'un jugement juste ?

C'est dans cette atmosphère hostile et tendue que Joseph grandit : entre un amour paternel très fort et une haine croissante de la part de ses frères. C'est à ce moment-là que Dieu semble intervenir de façon étrange.

La vocation de Joseph

« Or Joseph eut un songe… » Ce songe est mystérieux. L'interprétation en est difficile et Joseph ne s'y risque pas. Le songe se répète deux fois, sous une forme voisine, comme souvent lorsque Dieu parle, afin que l'on soit sûr que l'on ait bien entendu et que l'on comprenne bien le sens à travers deux formulations légèrement différentes. Nous retenons donc que Dieu annonce quelque chose à Joseph. Il semble qu'un jour, ses frères se prosterneront devant lui.

Cette vocation est encore très mystérieuse : qu'est-ce que cela veut dire ? Comment cela va-t-il se faire ? Joseph ne le sait pas. Devant ce mystère, il ne va ni oublier ni se précipiter sur la première interprétation. Il va attendre l'heure de Dieu. Joseph a reçu sa vocation, mais ce n'est pas encore une mission précise ; elle viendra plus tard, en son temps.

Entre vocation et mission

Cette distinction entre vocation et mission est importante dans un discernement spirituel. On peut se sentir un jour appelé à faire quelque chose et, si cela vient de Dieu, c'est peut-être une vocation. La mission viendra plus tard : il peut se passer

plusieurs années avant que l'appel ne se réalise finalement dans une mission. Cette préparation peut même sembler s'écarter de la vocation.

Dans la Bible, on voit très bien ces deux temps : dans l'histoire de Moïse, par exemple. Moïse se sent appelé très jeune à libérer ses frères de race qui sont opprimés. Bouillant de zèle, il veut y répondre sur-le-champ et tue un persécuteur égyptien. En agissant ainsi de lui-même, de façon impulsive, sans consulter Dieu ni attendre son signal, il s'y prend mal et manque de tout gâcher en se mettant à dos, non seulement Pharaon, mais ses propres frères de race, ceux qu'il voulait libérer. Finalement, il doit fuir : c'est l'échec total ! Ce n'est que bien plus tard, après quarante ans d'exil, quand il aura appris la patience par son métier de berger et la douceur par son rôle d'époux, que Dieu vient le rechercher pour, cette fois, l'envoyer en mission. À ce moment-là, d'ailleurs, Moïse n'en a plus envie. Il a complètement oublié sa vocation et perdu tout le zèle qui l'animait. Ce travers de Moïse est souvent le nôtre : après avoir voulu faire tout de suite et par nous-mêmes, nous ne voulons plus rien faire parce que cela a échoué. Dans les deux cas, nous n'obéissons pas à Dieu, mais à notre sentiment du moment. Pourtant, c'est au moment où Moïse n'a plus de goût pour sa mission que Dieu choisit de l'envoyer. Cela nous montre que le sentiment n'est pas le plus important pour discerner le temps de la mission. En revanche, maintenant que Dieu a préparé Moïse et préparé les événements, la mission va pouvoir réussir.

Beaucoup de difficultés viennent de ce que l'on confond mission et vocation : on ressent un appel et on veut le réaliser tout de suite, sans discernement ni préparation, et surtout par nous-mêmes : nous sommes plus portés par l'enthousiasme que désireux d'obéir à Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans l'encyclique *Laborem Exercens* sur le travail humain, le pape Jean-Paul II insistait pour que nous remettions nos valeurs dans le bon ordre. Il nous a rappelé que l'homme qui travaille vaut plus que le résultat de son travail. Car le résultat, ce sont des réalisations matérielles ou le salaire qu'il gagne : ce sont des choses. Le travail peut ainsi être bien payé et le résultat brillant, comme celui d'un grand pianiste ou d'un savant. Mais Dieu dit : regardez donc l'homme qui travaille avant de considérer le résultat de son travail. Pourquoi donc ? Parce que ce qui est plus important encore que le résultat, c'est que l'homme qui travaille réalise sa vocation d'être à l'image de Dieu. L'homme qui travaille continue l'œuvre de Dieu, il ressemble à Dieu : il fait comme son père.

L'homme est créé à l'image de Dieu ! C'est là sa grande dignité. Au début du livre de la Genèse, Dieu crée l'homme à son image, à sa ressemblance, *« homme et femme »*, en leur donnant deux grandes missions : *« Croissez et multipliez-vous »*, puis *« Dominez la terre et soumettez-la »* (Gn 1, 27.28). On remarque que Dieu ne nous demande pas de dominer les hommes, mais seulement la terre et tout ce qu'elle contient. On sait aussi que pour Dieu, dominer la terre veut dire : cultiver. Cela signifie que l'homme doit dominer les choses et ne pas se laisser dominer par elles. Cette mission s'exerce en particulier par le travail. Ainsi, tout homme qui travaille, indépendamment de ses résultats, est à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ce ne sont pas les choses qui sont à la ressemblance de Dieu, mais l'homme. L'homme qui travaille poursuit et achève l'œuvre du créateur. C'est grand ! Infiniment plus grand que les résultats matériels qui en découlent et qui retiennent pourtant si souvent notre attention. Nous admirons les choses alors que Dieu admire l'homme. Vues de Dieu, les choses sont petites ; mais l'homme est grand, parce qu'il l'aime : il est son fils.

La doctrine sociale de l'Église exprime cela en parlant du « primat de l'homme sur les choses ». Que l'homme vaille davantage que des choses, tout le monde est d'accord là-dessus. Mais ce n'est souvent qu'en théorie. En pratique, nous donnons fréquemment plus d'importance aux choses que nous désirons qu'aux hommes qui nous entourent. En possédant, nous avons l'impression d'être davantage. C'est pourquoi nous devons changer notre regard : regarder l'homme, image de Dieu, qui est la finalité, avant les résultats matériels, qui ne sont que des moyens.

Joseph commence par servir

Une autre caractéristique du premier travail de Joseph est qu'il représente un service : *« Va trouver tes frères et rapporte-moi de leurs nouvelles. »*

Jacob a probablement une idée en tête en l'envoyant de la sorte. En effet, il connaît bien l'hostilité des frères à l'égard de Joseph et, certainement, il voudrait les réconcilier. Peut-être tente-t-il là une reprise de contact, après l'incident du songe. En tout cas, il demande ce service à son fils en vue de rassembler sa famille. Et Joseph accepte.

Joseph aurait pu refuser, ou se dérober à la première difficulté. L'occasion lui en est d'ailleurs donnée quand il ne trouve pas ses frères à l'endroit indiqué. Mais il persévère. On connaît, dans l'Évangile, l'épisode célèbre du Fils prodigue (Lc 15, 11). Il a sans doute le même âge que Joseph et, au seuil de sa vie adulte, il dit à son père en substance : « Maintenant, je veux vivre ma vie… Donne-moi la part d'héritage qui me revient ; je m'en vais. » Il part donc pour faire ce qu'il veut, s'amuser pour l'essentiel, après avoir récupéré « ce qui lui revient ». Il revendique comme un dû ce qui est un don gratuit. En revanche, il oublie complètement ce qu'il doit : la gratitude à l'égard de

son père et le devoir de faire fructifier ce qu'il a reçu. Il revendique ce don comme un « droit » et le gaspille.

Il n'est pas nécessaire d'aller chercher loin pour retrouver ce genre de revendication de liberté sans vérité ni responsabilité : en famille, dans la société ou dans l'usage que nous faisons des richesses que nous possédons. Nous considérons trop facilement que ce dont nous profitons gratuitement est un dû, oubliant que c'est un don qui appelle gratitude, responsabilité et réciprocité. Centré sur lui-même, le fils prodigue oublie un bien plus grand, par lequel il a hérité de tous les autres : l'amour de son père, sa famille, et il coupe avec insouciance cette relation pour jouir de son indépendance. On voit que la revendication : « Je fais ce que je veux » n'est pas nouvelle. On la trouve d'ailleurs dès le premier récit de la Genèse, dans la tentation d'Adam et Ève de devenir « comme des Dieux », c'est-à-dire de réussir « tout seuls », en se coupant de leur Père. On ne peut pas dire que cela leur ait réussi, pas plus qu'au fils prodigue, mais la tentation revient toujours, tant elle est séduisante. Joseph aurait donc pu penser d'abord à lui et réagir ainsi. Mais il commence par rendre service. Cela ne va pas l'empêcher de vivre un destin passionnant. C'est Dieu qui va penser à lui et il ne va pas perdre au change.

« Faites tout sans récriminer et sans discuter »

Joseph commence donc par un service et il le fait de bon cœur, non pas comme une corvée, mais librement. Voilà une autre constante dans l'attitude de Joseph. Il ne rouspète pas, il ne récrimine pas, jamais ! Cela rejoint le conseil de saint Paul concernant notre travail, notre service : *« Faites tout sans récriminer et sans discuter. Alors vous serez irréprochables et justes au milieu de cette génération dévoyée et pervertie où vous brillez comme les astres dans l'univers. »* (Philippiens 2,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

deuil de son fils pendant longtemps. Tous ses fils et ses filles vinrent pour le consoler, mais il refusa toute consolation et dit : “Non, c’est en deuil que je veux descendre au shéol auprès de mon fils.” Et son père le pleura. » (Gn 37, 31-35)

L’affaire n’est pas terminée pour autant. Il faut maintenant cacher le crime. Les frères élaborent soigneusement une version des faits plausible qu’ils vont insinuer dans les esprits par une subtile manipulation. Ils fabriquent un faux indice, du sang sur la tunique, et l’envoient à Jacob pour lui demander d’en tirer lui-même les conséquences : la mort de Joseph dévoré par une bête sauvage. L’important est que Jacob pense tirer lui-même cette conclusion, alors qu’elle est induite par ses fils ; quant à eux, ils apparaissent ignorants de tout et donc totalement hors de cause. Pire, Jacob, qui a envoyé Joseph en mission, ne peut ignorer que le drame provient de sa propre initiative. On voit ici toute la subtilité de cette manière de présenter les faits pour induire une conclusion, apparemment libre, et faire retomber sur un autre la culpabilité totale. Ainsi, les frères de Joseph ne sont pas seulement des jaloux qui se sont monté la tête, des violents, mais aussi des faux témoins et d’habiles manipulateurs. Pourtant, à les écouter, on jurerait que ce sont là de bons fils et de bons frères, candides et au-dessus de tout soupçon.

Le mensonge s’ajoute au crime. Mais ce n’est pas encore fini. Le crime contre Joseph va faire de nouvelles victimes : Jacob, qui perd son fils chéri et, comble de l’horreur, s’en ressent coupable ; Benjamin, qui perd son frère de la même mère. Puis le mensonge va altérer profondément les relations entre les fils et leur père. Si Joseph avait été réellement déchiré par une bête sauvage, les frères auraient compati à la douleur de leur père. Mais là, ils ne peuvent que feindre : *« Tous ses fils vinrent le*

consoler… mais il refusa. » Leur compassion est feinte et Jacob le ressent inconsciemment, même s'il ne peut imaginer un instant la vérité. Désormais, la nécessité de maintenir ce mensonge collectif devant Jacob et le reste du clan va fausser durablement les relations filiales et celles des frères avec les autres membres de la tribu. Plus rien n'est vrai. C'est comme une chape de plomb qui recouvre le petit clan. C'est pourquoi aussi Jacob demeure inconsolable. Il est privé de Joseph, certes, mais il l'est aussi de l'amour de ses autres fils. Il n'en a pas perdu un, mais onze depuis ce jour tragique. Bien qu'il les côtoie chaque jour, quelque chose est cassé entre eux. On croit qu'il est triste à cause de la mort de Joseph, mais c'est un poison qui tue toute la famille. Le meurtre et le mensonge n'ont pas eu comme seul effet d'éliminer Joseph ; ils ont profondément transformé leurs auteurs mêmes. Ils ne vivent plus d'amour ni de relations vraies. C'est un principe important dans la théologie morale : nos actes nous transforment, plus encore qu'ils ne transforment le monde autour de nous. Un acte bon nous rend bons et un acte mauvais nous rend mauvais. Les conséquences intérieures sont finalement plus graves que les conséquences extérieures, visibles et immédiates.

Les quatre piliers de la paix

Devant les conséquences de la jalousie, nous ressentons notre impuissance. Comment enrayer un tel processus ? Comment retrouver la paix ? La doctrine sociale de l'Église nous donne quatre valeurs sur lesquelles se construit la paix. Elle les appelle les quatre piliers de la paix : la vérité, la justice, la liberté et l'amour. Ce sont des valeurs fondamentales. Chaque fois qu'elles sont violées, l'homme est blessé. La paix est détruite. En revanche, chaque fois qu'elles sont respectées et promues ensemble, l'homme et la société en sortent humanisés.

Ce principe est parfaitement illustré dans l'histoire de Joseph.

Le processus de la jalousie qui s'est développé entre Joseph et ses frères a nié tour à tour chacune de ces valeurs fondamentales.

La jalousie blesse l'amour ; c'est un amour préférentiel de soi et un manque d'amour des autres, ici de Joseph. De plus en plus contrarié, il se transforme en haine, le contraire de l'amour ; puis en incapacité à se libérer de cette haine, c'est-à-dire une absence de liberté. La haine sans raison avouable entraîne un besoin impérieux de justification, qui va provoquer une accusation mensongère. Une fois l'accusation bien ancrée, aucune miséricorde ne vient plus tempérer le jugement. Celui-ci n'attend qu'une occasion favorable pour s'exercer. Dès qu'elle se présente, le jugement expéditif s'impose, faisant taire toute opinion contraire. La sentence est exécutée rapidement, de façon irrévocable, sans laisser à personne le temps de se reprendre : toute cette précipitation fait obstacle à la liberté.

Ce premier crime induit à son tour un nouveau cycle de violence sur de nouvelles et nombreuses victimes, toutes innocentes. Mais cette violence s'enchaîne parce que l'on ne peut plus reculer : manque de liberté. Le mensonge vient durablement couvrir ce déni de justice et d'humanité, et génère un endurcissement profond dans les cœurs : l'amour est profondément atteint.

Toute personne vigilante à respecter les quatre valeurs fondamentales décèlera facilement les dérives dans le processus : jalousie > accusation > élimination du rival > dissimulation > destruction en chaîne des relations dans tout le groupe. Si certains des frères, aveuglés, ne le perçoivent plus, Ruben qui est moins pris par la jalousie le ressent. Malheureusement, il cède à la pression du groupe. On voit ici

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Environ trois mois après, on avertit Juda : “Ta belle-fille Tamar, lui dit-on, s’est prostituée, elle est même enceinte par suite de son inconduite.” Alors Juda ordonna : “Qu’elle soit amenée dehors et brûlée vive !” Mais, comme on l’amenait, elle envoya dire à son beau-père : “C’est de l’homme à qui appartient cela que je suis enceinte. Reconnais donc, dit-elle, à qui appartient ce sceau, ce cordon et cette canne.” Juda les reconnut et dit : “Elle est plus juste que moi. C’est qu’en effet je ne lui avais pas donné mon fils Shéla.” Et il n’eut plus de rapports avec elle. » (Gn 38, 24-26)

La violence de Juda

Quand on informe Juda que Tamar est enceinte, celui-ci révèle un nouveau visage, particulièrement violent. Condamner une femme adultère à être brûlée est rarissime dans la Bible. Mais on retrouve ce genre de violence chez les pharisiens quand ils amènent à Jésus une femme surprise en flagrant délit d’adultère pour le mettre en difficulté (Jn 8, 3-11).

Devant l’adultère manifeste, Juda, en temps que chef de clan, doit certes exercer la justice ; mais sa justice est des plus sommaires. Il applique la loi quand elle l’arrange. S’il s’est soucié d’acquitter une dette pécuniaire envers une prostituée, il a oublié sa dette cachée, mais bien plus grande, envers sa belle-fille : celle de l’avoir lui-même empêchée de concevoir un enfant. Sa justice se limite au « pas vu, pas pris », sous le couvert duquel il peut commettre les pires injustices, vis-à-vis de Tamar comme jadis à l’égard de Joseph et de Jacob.

Juda témoigne également de peu d’intérêt pour la vérité. Il n’interroge même pas Tamar. Devant une autre situation étrange comme la disparition de la prostituée « fantôme », il ne cherche pas à éclaircir les faits. Nous voyons ici toute la différence avec quelqu’un qui cherche la Vérité, comme Marie. Elle aussi, à

plusieurs reprises, ne « comprend pas », mais à chaque fois, elle s'interroge, *« garde les événements dans son cœur, les passe et les repasse »* (Lc 2, 19.51). C'est pourquoi elle va peu à peu comprendre toute la Vérité, élargissant chaque fois sa vision humaine.

Pourquoi Juda est-il si violent et péremptoire ? Est-ce parce qu'il est naturellement brutal ? Est-ce pour paraître juste, lui qui sait qu'il ne l'est pas ? Est-ce pour profiter, sous le masque de l'indignation, de cette bonne occasion de faire disparaître un témoin gênant ? Nous ne le savons pas. Mais son amour de soi très exclusif a conduit cet homme « en règle avec tout le monde » à l'injustice et au mensonge, puis à une violence extrême sous couvert de justice.

Pas de paix sans justice, pas de justice sans pardon (Jean-Paul II, Journée mondiale de la paix 2002)

Nous sommes ici devant un sommet d'aveuglement et d'endurcissement, en toute bonne conscience ! Comment sortir d'une telle spirale de violence ? Comment rétablir la paix quand la société ou les rapports familiaux peuvent être à ce point marqués par l'injustice et le mensonge ? Nous voyons ici qu'il faut la miséricorde, le courage et la vérité pour enrayer le processus.

Grâce au courage et à la sagesse de Tamar, qui ne manque pas de sang-froid, tout se retourne. La vérité éclate et place Juda devant sa propre injustice. À ce moment-là, Juda, enfin décillé, reconnaît sa propre faute et le droit de Tamar : *« Elle est plus juste que moi ! »* Heureusement, en cet instant, Juda est humble et c'est ce qui le sauve : il sait reconnaître son tort quand il le voit clairement.

Sans la vérité, que Tamar a révélée, il n'y aurait pas eu de justice. Mais c'est l'amour, et implicitement le pardon accordé

d’avance par Tamar, et par Dieu, qui ont permis à Juda de reconnaître la vérité de son injustice sans aussitôt se durcir, se défendre et s’enferrer dans le mal. « Il n’y a pas de paix sans pardon », disait le pape Jean-Paul II.

La miséricorde de Dieu

Dans cet épisode, Dieu apparaît peu. Il n’est évoqué que quand le narrateur lui attribue le châtiment des deux fils, qui ont déplu par leur mauvaise conduite. Cela traduit d’ailleurs la vision expéditive que les hommes se font alors de Dieu.

On s’étonne donc qu’il ne réagisse pas de la même façon devant l’injustice de Juda. En réalité, il agit avec miséricorde. Toute son action à l’égard de Juda est miséricordieuse. Il a béni d’abord son initiative, même indépendante, et lui a accordé trois fils. Il lui a donné ensuite l’occasion de se corriger en reprenant ses deux premiers fils. Il a placé auprès de lui Tamar comme une aide, à qui il a donné dans l’épreuve une intelligence avisée et une force héroïque, et qu’Il a fait réussir. Ainsi, tout en faisant droit à Tamar, il parvient à ouvrir les yeux de Juda et à le faire réfléchir sur sa conduite. Ouvrir les yeux d’un aveugle, ce n’est pas rien ! Ce n’est pas plus facile s’il s’agit d’un aveugle très sûr de lui qui est persuadé de voir clair.

L’œuvre de Dieu ne s’arrête pas là. Si le retournement de Juda est spectaculaire, le dénouement de l’histoire ne le sera pas moins.

> « Lorsque vint le temps de ses couches, il apparut qu’elle avait dans son sein des jumeaux. Pendant l’accouchement, l’un d’eux tendit la main et la sage-femme la saisit et y attacha un fil écarlate, en disant : “C’est celui-là qui est sorti le premier.” Mais il advint qu’il retira sa main et ce fut son frère qui sortit. Alors elle dit : “Comme tu t’es ouvert une brèche !” Et on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

servir. Il existe beaucoup de gens qui se prétendent au service des autres, mais ce sont eux qui décident. Ils rendent service quand cela leur plaît ou quand cela les met en valeur. Ou bien ils se considèrent comme propriétaires de leur fonction. Ce n'est pas du service. Joseph, lui, mène à bien la tâche qu'on lui confie. Cette alliance d'obéissance et de travail en fait la figure même du serviteur qu'il va incarner toute sa vie.

Ce comportement est très évangélique. Jésus s'est présenté comme un serviteur :

> « Le fils de l'homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour une multitude. » (Mc 10, 45)

Un jour, ses disciples se préoccupaient de savoir lequel d'entre eux était le plus grand. Savoir qui est le plus grand ! Voilà bien une question qui nous intéresse… Pour nous, la réussite, c'est cela : être le plus grand ! Être admiré, riche, puissant… Mais Jésus leur répond ceci :

> « Les rois des nations les commandent en maîtres et ceux qui les dominent sont appelés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas de même pour vous, mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit et celui qui gouverne comme celui qui sert. Quel est en effet le plus grand : celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » (Lc 22, 25-27)

Le plus grand à nos yeux est celui qui commande ; le plus grand aux yeux de Dieu est celui qui sert. Ce n'est pas incompatible, mais cela demande une conversion qui sera

bénéfique à tous.

Le sens du service n'est pas seulement une vertu de comportement individuel. On sait très bien que c'est la base d'une économie, comme d'un service public, efficace et durable. Dans l'entreprise, on parlera de « service du client ». Il est clair que si l'entreprise n'est pas orientée vers le service du client, elle ne peut pas durer, sauf à exploiter celui-ci par un abus de position dominante. Mais cela ne dure qu'un temps. Ce comportement détruit la confiance, l'efficacité, l'initiative et suscite inévitablement des conflits. La chute finale est alors d'autant plus brutale.

Dieu bénit le travail de Joseph

Après la docilité et le travail de Joseph, regardons le troisième facteur de sa réussite : la bénédiction de Dieu.

Si Joseph travaille, il est clair dans le texte que Dieu l'assiste et le fait réussir. Le texte le répète trois fois :

> « Le Seigneur assista Joseph à qui tout réussit. »
> « Comme son maître voyait que le Seigneur l'assistait et faisait réussir entre ses mains tout ce qu'il entreprenait, Joseph trouva grâce à ses yeux. »
> « À partir du moment où il l'eut préposé à sa maison et à ce qui lui appartenait, le Seigneur bénit la maison de l'Égyptien, en considération de Joseph : la bénédiction du Seigneur atteignit tout ce qu'il possédait à la maison et aux champs. »

Non seulement la bénédiction de Dieu se répète trois fois, mais c'est à chaque fois avec plus d'ampleur. La première fois, Dieu fait réussir *Joseph*, c'est-à-dire son action directe. La seconde fois, ce sont *toutes ses entreprises* qui sont bénies, ce

qui inclut le travail de ses collaborateurs. La troisième fois, c'est *toute la maison de Potiphar* qui en bénéficie. La bénédiction qui repose sur lui s'étend comme une ombre à tous ceux qui se trouvent sous son gouvernement. Tout cela exprime que Dieu est à l'œuvre. L'auteur le signifie encore par deux autres manières : le témoignage d'un tiers, Potiphar, qui pourtant ne connaît pas le Dieu de Joseph, et la surabondance de la bénédiction qui montre qu'elle dépasse les causes humaines.

Ainsi, le secret profond de la réussite de Joseph, c'est que Dieu le fait réussir. Sa réussite ne dépend pas seulement de son travail, mais d'abord de Dieu.

Cela signifie plusieurs choses : que Dieu est agissant, que nous avons besoin de Lui, qu'il coopère avec nous, qu'il veut notre propre participation par notre travail et qu'il l'intègre dans un dessein plus vaste.

C'est Dieu qui fait réussir

Le psaume (Ps 127) exprime cela par une image : *« Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent les maçons ; si le Seigneur ne garde la ville, en vain la garde veille. »* Il y a là comme la nécessité d'une intervention de Dieu pour que notre effort aboutisse. Jésus le confirmera plus radicalement : *« Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »* (Jn 15, 5) Qu'est-ce que cela signifie exactement ?

Nous reconnaissons volontiers que nous ne pouvons pas *tout* faire tout seuls, mais l'expérience quotidienne nous montre que nous pouvons déjà faire *beaucoup de choses* par nous-mêmes. Cette autonomie n'est-elle d'ailleurs pas conforme à la volonté de Dieu qui nous a faits libres, intelligents et qui nous a dit de dominer la Terre ? Remarquons cependant que nous sommes tributaires de tout ce qu'Il nous a donné. Que cela nous soit repris, comme la santé, et nous faisons vite l'expérience de notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 2
LA TENTATION

« Couche avec moi »

« Joseph avait une belle prestance et un beau visage. Il arriva, après ces événements, que la femme de son maître jeta les yeux sur Joseph et dit : “Couche avec moi !” Mais il refusa et dit à la femme de son maître : “Avec moi, mon maître ne se préoccupe pas de ce qui se passe à la maison et il m’a confié tout ce qui lui appartient. Lui-même n’est pas plus puissant que moi dans cette maison : il ne m’a rien interdit que toi, parce que tu es sa femme. Comment pourrais-je accomplir un aussi grand mal et pécher contre Dieu ?” Bien qu’elle parlât à Joseph chaque jour, il ne consentit pas à coucher à son côté, à se donner à elle.

Or, un certain jour, Joseph vint à la maison pour faire son service et il n’y avait là, dans la maison, aucun des domestiques. La femme le saisit par son vêtement en disant : “Couche avec moi !” Mais il abandonna le vêtement entre ses mains, prit la fuite et sortit. Voyant qu’il avait laissé le vêtement entre ses mains et qu’il s’était enfui dehors, elle appela ses domestiques et leur dit : “Voyez cela ! Il nous a amené un Hébreu pour badiner avec nous ! Il m’a approchée pour coucher avec moi, mais j’ai poussé un grand cri, et en entendant que j’élevais la voix et que j’appelais il a laissé son vêtement près de moi, il a pris la fuite et il est sorti.”

Elle déposa le vêtement à côté d’elle en attendant que le maître vint à la maison. Alors, elle lui dit les mêmes paroles : “L’esclave hébreu que tu nous as amené m’a

approchée pour badiner avec moi et, quand j'ai élevé la voix et appelé, il a laissé son vêtement près de moi et il s'est enfui dehors." Lorsque le mari entendit ce que lui disait sa femme : "Voilà de quelle manière ton esclave a agi envers moi", sa colère s'enflamma. Le maître de Joseph le fit saisir et mettre en geôle, là où étaient détenus les prisonniers du roi. » (Gn 39, 6-20)

Tout réussit à Joseph. Il est jeune, beau, attirant. C'est alors qu'il suscite la convoitise de la femme de Potiphar. Celle-ci tente de le séduire, mais il refuse. Dépitée, elle se retourne contre lui et le fait odieusement condamner. Joseph est ainsi soumis à deux épreuves : une forte tentation, puis une condamnation injuste.

La tentative de séduction

Joseph est devenu un homme en vue. Cela n'a pas échappé à Potiphar, qui en a fait son homme de confiance, mais cela n'a pas échappé non plus à sa femme, qui veut en faire son amant. Sa stratégie de séduction se déroule en trois temps : une première tentative de séduction directe, plutôt douce ; puis un long harcèlement ; enfin, une agression brutale qui met Joseph au pied du mur.

Ce scénario est-il périmé après quatre mille ans ? Sans doute pas. Mais on peut le retrouver aussi pour des questions de pouvoir ou d'argent. Il s'agira de mettre dans son jeu une personne influente, représentant un enjeu important. Les premiers moyens seront toujours la séduction : on va le flatter, lui faire miroiter les avantages d'une coopération. L'étape suivante sera celle du harcèlement : des pressions, des compromissions, des intimidations, des tentatives plus ou moins ouvertes de corruption. Enfin, si la personne n'entre toujours

pas dans le jeu, elle peut être brutalement mise au pied du mur par menace ou par chantage, et même dans certains cas par la violence. Comme pour Joseph, la situation de celui qui est harcelé est d'autant plus délicate que la personne qui le harcèle détient sur lui un pouvoir hiérarchique ou statutaire. Plus la relation est déséquilibrée, plus il est difficile de réagir. Celui qui domine peut jouer sur l'ambiguïté de la relation personnelle et institutionnelle, l'attrait ou la pression, la familiarité ou l'obligation professionnelle de subordination, de réserve. Comme la femme de Potiphar, le dominant ne laisse évidemment aucune trace de ses propositions et il est prêt à nier tout comportement malhonnête en abusant de son statut d'autorité. La victime a ainsi peu de chances d'être écoutée, ne disposant d'aucune preuve, d'autant plus que l'entourage, même s'il connaît plus ou moins ce jeu pervers, observe généralement la loi du silence pour éviter de se mettre lui-même en danger. C'est exactement ce qui va se passer pour Joseph.

Le refus de Joseph

Comment réagit Joseph ? Il oppose un refus dès la première proposition malhonnête. Il ne discute pas ni ne tergiverse. Il fait ainsi preuve de courage. Cette première réaction est fondamentale. Tergiverser serait aussitôt perçu comme l'expression d'une faiblesse, trahissant soit une ouverture à la proposition, soit la crainte de refuser. Dans tous les cas, cela encourage le tentateur et fragilise la résistance ultérieure.

Mais il est difficile de réagir ainsi. Il faut le faire en évitant toute agressivité. Joseph sait refuser sans entrer en conflit avec la femme de Potiphar, qui représente pour lui l'autorité du maître. Il lui explique sa position sans la critiquer ni lui adresser de reproches.

Pour cela, Joseph s'appuie sur la vérité et la justice : la vérité,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

protéger les loups pour que leur espèce ne s'éteigne pas. Comment cela a-t-il été possible ?

La force des brebis n'est pas de la même nature que celle des loups. La force des brebis, c'est leur berger. Les conditions de leur protection, c'est leur obéissance au berger et l'amour du berger pour elles. À partir du moment où le berger aime ses brebis et que celles-ci lui obéissent, c'est le berger qui combat le loup et le rapport de forces est radicalement inversé. Il en est de même pour les hommes qui se mettent dans l'obéissance à Dieu.

C'est justement le cas de Joseph. Il ne va pas survivre en devenant un loup déguisé en brebis ou une brebis déguisée en loup. Il va s'appuyer sur Dieu qui va le faire réussir. La stratégie de Dieu est d'ailleurs très simple : Il va faire apprécier Joseph du gardien chef, qui va le prendre sous sa protection. C'est exactement une stratégie de berger.

Cependant, pour l'heure, Joseph est toujours en prison. On ne voit pas très bien ce qui pourrait l'en tirer.

Un étrange concours de circonstances

« Il arriva après ces événements que le grand échanson et le grand panetier se rendirent coupables envers leur maître, le Roi d'Égypte, et Pharaon s'irrita contre ses deux eunuques, le grand échanson et le grand panetier ; il les mit aux arrêts, chez le commandant des gardes, dans la geôle où Joseph était détenu. Le commandant des gardes leur adjoignit Joseph, pour qu'il les servît ; et ils restèrent un certain temps aux arrêts. Or, une même nuit, tous deux eurent un songe, ayant pour chacun sa signification, une pour le grand panetier et une pour le grand échanson. Joseph vint à la geôle au matin et s'aperçut qu'ils étaient maussades : "Pourquoi faites-vous mauvais visage aujourd'hui ?" leur demanda-t-il ; ils lui répondirent : "Nous avons eu un songe et il n'y a personne pour

l’interpréter.” Joseph leur dit : “C’est Dieu qui donne l’interprétation, mais racontez-moi cela.” » (Gn 40, 1-8)

Un événement fortuit survient avec la mise aux arrêts de deux hauts dignitaires de Pharaon. Tout naturellement, Joseph est préposé à leur service, en raison de la qualité de ce service et de la confiance totale du geôlier chef. Un deuxième événement, plus insolite encore, survient : un songe des deux dignitaires, la même nuit, les laissant au matin perplexes sur la signification de leur rêve. Ce songe redoublé fait penser à une intervention de Dieu. Nous découvrons à cette occasion que Joseph possède un don rare : celui d’interpréter les songes. Joseph avait eu des songes, comme celui des gerbes et celui des étoiles, mais il n’avait pas pu les interpréter. Il le peut pour ceux des autres. Cette succession d’événements et ce don remettent une nouvelle fois Joseph au centre de la scène alors que Dieu apparaît en arrière-plan, comme celui qui conduit les événements.

Soyez toujours dans la Joie

Avant de commenter le récit des songes du grand échanson et du grand panetier, remarquons une disposition étonnante de Joseph. Joseph voit ces deux hommes qui ont l’air sombre et s’étonne de leur tristesse : *« Pourquoi avez-vous l’air maussade ? »* Il est pourtant reclus comme eux au fond de cette prison, et depuis plus longtemps qu’eux ! Il devrait savoir pourquoi ils ont l’air sombre. Pourtant, il leur demande : « Pourquoi faites-vous cette tête, ça n’a pas l’air d’aller ? » Pour qu’il s’étonne de voir des gens tristes dans une prison, cela signifie que lui a gardé sa joie !

Saint Paul nous dit de même : *« Soyez toujours joyeux. »* (Ph 4, 4) Et pour bien marquer l’importance de cet ordre, il répète : *« Laissez-moi vous le redire, soyez toujours dans la joie. »*

D’aucuns pourraient s’indigner en disant : « Celui qui parle ainsi a bien de la chance ; il n’a pas de problèmes ! » Pourtant, saint Paul était au même moment persécuté, en butte à toutes sortes d’oppositions, prisonnier, accablé de soucis. Il savait de quoi il parlait. On ne peut donc pas éluder cette parole ! D’où venaient cette joie de saint Paul et celle de Joseph ?

Il est évident que leur joie ne venait pas de satisfactions terrestres. Elle vient plutôt de la ressemblance avec Dieu. Quand Dieu fit la Création, on nous dit qu’à la fin de chaque journée de travail, *« Il vit que cela était bon »*. Dieu donc se réjouissait. Quand, à la fin de son œuvre, il crée l’homme et la femme, qui vont pourtant lui causer beaucoup de soucis, il se réjouit encore plus : *« C’était très bon. »* Cette capacité à se réjouir chaque jour, de chaque travail fait et plus encore de ceux à qui il rend service, c’est sans doute ce que vit Joseph. Réaliser un service avec cœur et par amour nous rend heureux. Nous avons besoin de réapprendre à nous réjouir du travail que nous avons fait au lieu de n’y voir qu’une obligation ou une corvée. Considérer un service comme une corvée ne procure aucune joie. Nous avons besoin de cette conversion pour redonner la joie à notre vie, à commencer par notre service et notre travail quotidien.

N’entretenez aucun souci !

Mais pour arriver à cette joie, il faut lutter contre de nombreux obstacles et tout d’abord nos soucis. Les soucis nous accablent et nous rendent tristes. Saint Paul, qui connaissait bien ce danger, nous a laissé ce conseil : *« N’entretenez aucun souci, mais en toutes chose confiez-vous à Dieu, dans une demande pénétrée d’action de grâce. »* (Ph 4, 6) En pratique, chacun sait qu’il n’est pas facile de se débarrasser d’un souci. Il y a, dans le conseil de Paul, plusieurs étapes à ne pas rater. D’abord, vouloir se détacher de cette fixation sur le souci. Car si nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans la solidarité : *« Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. »* (Mt 25, 40) Il n'a pas eu besoin de dire : « Ce que vous aurez fait au plus grand d'entre les miens » parce que ce n'est que trop naturel de faire attention aux intérêts des puissants et que d'ailleurs, eux-mêmes se chargent directement d'y veiller. Jésus montre bien que la clé de la solidarité, c'est de se mettre à la place des autres. C'est pourquoi lui-même se met à leur place.

Ce devoir de justice s'impose en premier lieu aux gouvernants, dont le pouvoir n'a qu'une légitimité : le service du bien commun. Mais il s'impose à nous à chaque fois que nous disposons nous aussi du pouvoir d'agir dans un domaine de la société : nous devons nous demander quelles seront les conséquences de nos décisions pour les pauvres. Nous avons à nous assurer qu'ils en seront eux aussi bénéficiaires. Que diront les pauvres devant cette initiative ? Le mieux est alors de les associer à ces décisions.

Un très bel exemple de cette manière d'agir a été réalisé par le mouvement d'ATD Quart-Monde sous l'impulsion de son fondateur, Joseph Wrésinski, un autre Joseph contemporain. Il ne s'est pas seulement préoccupé de soulager la misère des plus pauvres par des actions d'assistance immédiates. Il les a rendus présents dans les instances de décision, jusqu'aux plus hautes autorités nationales et internationales. Il a même fait de leur participation une condition pour que les programmes d'éradication de la misère soient dignes et adaptés. À cette époque, c'était révolutionnaire : imaginer qu'on allait écouter les personnes que l'on croyait devoir assister ! Maintenant, le principe est admis. Le résultat de cette coopération est que ces programmes sont devenus plus efficaces et que beaucoup de personnes en situation de précarité ont été reconnues dans leur dignité. Une partie du grand fossé a été comblée. L'option

préférentielle pour les pauvres n’est donc pas seulement un impératif de justice, c’est aussi la condition d’efficacité de toute politique de développement.

Cette réalité du pauvre oublié est si grave, si méconnue, si facilement négligée que Dieu permet que Joseph vive cette longue épreuve. Comme il le prépare à de hautes fonctions, il sait qu’il sera vite accaparé par les préoccupations du pouvoir, tenté de s’occuper des puissants et, sans le vouloir, d’oublier les pauvres. C’est pour cela qu’il permet ces deux épreuves profondes : une détresse qui n’en finit pas et l’oubli des grands de ce monde. Joseph n’oubliera pas.

Chapitre 5
QUATRIÈME ENTREPRISE : MAÎTRE DU PALAIS

« Tu t'es montré fidèle dans de petites choses ; je t'en confierai de grandes. » (Mt 25,21)

« Deux ans après, il advint que Pharaon eut un songe : il se tenait près du Nil et il vit monter du Nil sept vaches de belle apparence et grasses de chair, qui pâturèrent dans les joncs. Mais voici que sept autres vaches montèrent du Nil derrière elles, laides d'apparence et maigres de chair, et elles se rangèrent à côté des premières, sur la rive du Nil. Et les vaches laides d'apparence et maigres de chair dévorèrent les sept vaches grasses et belles d'apparence. Alors Pharaon s'éveilla.

Il se rendormit et eut un second songe : sept épis montaient d'une même tige, gros et beaux. Mais voici que sept épis grêles et brûlés par le vent d'est poussèrent après eux. Et les épis grêles engloutirent les sept épis gros et pleins. Alors Pharaon s'éveilla : voilà que c'était un songe !

Au matin, l'esprit troublé, Pharaon fit appeler tous les magiciens et tous les sages d'Égypte et il leur raconta le songe qu'il avait eu, mais personne ne put l'expliquer à Pharaon. » (Gn 41, 1-8)

Deux ans ont passé. Joseph est totalement oublié.

La vie quotidienne se déroule tranquillement sur les bords du Nil et la nouvelle année s'annonce florissante. Mais, une nuit, un rêve étrange vient troubler par deux fois le repos de Pharaon. Inquiet, il interroge ses sages et ses devins. Mais aucun d'entre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

donna pour femme Asnat, fille de Poti-Phéra, prêtre d'On. » Nous avons encore le parallèle avec le premier récit de la création où l'homme est créé *« homme et femme »*.

Quel peut être le sens spirituel de ce parallèle littéraire avec le récit de la Genèse ? On voit que Pharaon agit ici comme à la place de Dieu. Mais ce n'est pas la création de Joseph dont il s'agit, c'est plutôt une re-création. Cette re-création, après tant d'épreuves, est comme une résurrection pour Joseph et une nouvelle vie. Il est rétabli dans tout ce qu'il avait perdu et bien au-delà. Désormais, il va régner pour sauver le peuple d'Égypte, les peuples d'alentour et même, on le verra à la fin, son propre peuple, sa famille. Cette élévation de Joseph a donc été interprétée dans l'Église comme la figure de la Résurrection de Jésus, qui s'assoit à la droite de Dieu et qui règne désormais pour le salut de tous ceux qui croiront en lui, c'est-à-dire qui se mettront sous sa royauté.

La mise en pratique

Voilà Joseph établi maître de toute l'Égypte en dessous de Pharaon. Que va-t-il faire ? Quel est le premier acte de gouvernement de Joseph ?

> « Joseph partit pour le pays d'Égypte. Joseph avait trente ans lorsqu'il se présenta devant Pharaon, roi d'Égypte, et Joseph quitta la présence de Pharaon et parcourut tout le pays d'Égypte. Pendant les sept années d'abondance, la terre produisit à profusion et il ramassa tous les vivres des sept années où il y eut abondance au pays d'Égypte et déposa les vivres dans les villes, mettant dans chaque ville les vivres de la campagne environnante.
> Joseph emmagasina le blé comme le sable de la mer, en telle quantité qu'on renonça à en faire le compte, car cela dépassait

toute mesure. » (Gn 41, 45b-49)

Agir sans délai

Joseph se met aussitôt au travail. Pourtant, il sort à peine de prison, où il a été reclus pendant des années. Enfin, il est libre, honoré, investi d'un grand pouvoir. Et que fait-il ? Il se met au travail ! D'autres auraient commencé par fêter leur prospérité retrouvée, par festoyer. Ou bien par visiter leur nouveau palais, découvrir la cour et y faire leur place. Ce n'est pas la priorité de Joseph. Il a une mission et il y consacre aussitôt toute son énergie. Joseph se confirme ici comme un homme de service qui ne perd pas de temps en mondanités.

« Il partit pour le pays, il quitta la présence de Pharaon. » Nous savons que dans une entreprise ou une administration, la plupart des décisions se prennent au sommet et qu'il faut en être plutôt proche pour rester en faveur ; Joseph, lui, va sur le terrain. Ce n'est pas un carriériste et il sait que la réussite de sa mission se jouera avec ceux qui vont agir concrètement.

Joseph obéit promptement à l'ordre de Pharaon. On retrouvera cette prompte obéissance chez son homonyme : Joseph de Nazareth. À chaque fois que Dieu lui fait savoir quelque chose, il obéit sans délai. Par exemple : *« Ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse… Quand Joseph se réveilla… il prit chez lui son épouse. »* (Mt 1, 20 et 24) De même, quand l'ange l'avertit qu'Hérode menace l'enfant : aussitôt, *« il prit l'enfant et sa mère et partit en Égypte »* (Mt 2, 13-14).

On retrouve également cette prompte obéissance chez Marie. À peine informée qu'Élisabeth, sa cousine déjà âgée, est enceinte, elle se met en route sans perdre de temps. *« Marie partit et se rendit en hâte vers la région montagneuse dans une ville de Juda. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. »* (Lc 1, 39) L'homme de Dieu et la femme de Dieu

obéissent promptement, sans perdre de temps. Jésus donnera cette même recommandation aux disciples qu'il enverra en mission : *« Ne vous attardez pas en salutations sur la route. »* (Lc 10, 4)

Joseph ne se contente pas de parler : il met aussitôt en pratique. Saint Jacques nous dira : *« La foi qui n'agit pas est morte, ...tu prétends avoir la foi, moi je la mets en pratique. »* (Jc 2, 17-18) La foi est un engagement, une pratique. De même, saint Paul nous dit : *« Celui qui dirige, qu'il soit actif. »* (Rm 12, 8)

Joseph est ainsi un exemple du dirigeant complet. Il voit la situation, pose le problème et propose aussi une solution. Il ne se contente pas de la proposer : sitôt qu'elle est acceptée, il la met en œuvre et la mène jusqu'au bout.

Le pouvoir est un service

Nous voyons aussi que Joseph, doux et humble, n'hésite pas à user de son pouvoir. Il l'a d'ailleurs clairement demandé à Pharaon pour celui qui aurait à mener la mission. Il ne s'en sert pas pour lui-même, mais pour cette mission. Ici encore, observons la justice de Joseph qui sait user des moyens, du pouvoir, du prestige pour sa mission sans cependant les rechercher en eux-mêmes ni pour lui-même.

Un autre trait remarquable du comportement de Joseph est son absence de rancune. Il aurait pu régler ses comptes avec ceux qui l'ont persécuté, à commencer par la femme de Potiphar. Il ne le fait pas. Il existe sans doute plusieurs raisons à cela : de même qu'il n'a pas perdu de temps en mondanités, il n'en perd pas à se venger. Son attention, il la tourne résolument, là où Dieu ouvre des portes, et non là où un ressentiment personnel l'enfermerait. Mais surtout, il ne cherche pas la perte de ces personnes : il s'est désolé de leur conduite et patiemment, il espère qu'elles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Abraham voyait très bien le danger, pour la foi de sa descendance, d'épouser une femme étrangère. L'expérience lui a souvent donné raison. Mais ce n'est qu'un conseil de prudence, pas une loi intangible. Dans un acte prudent, on agit au mieux en fonction des circonstances dans lesquelles on est placé.

C'est ce que fait Joseph. Il se sait isolé comme hébreu et que Pharaon ne peut imaginer lui chercher une femme dans son pays. Les Égyptiens avaient tendance à mépriser les nomades hébreux et Pharaon cherche plutôt à intégrer Joseph dans sa cour. Il lui choisit naturellement une femme de haute lignée, comme l'aurait fait tout roi de l'époque. Il la choisit dans la caste des prêtres qui sont, avec Pharaon, le deuxième pouvoir en Égypte. C'est donc aussi un choix politique. Placé devant cette situation, Joseph ne se comporte pas en intégriste. Il ne refuse pas avec intransigeance cette femme parce qu'elle est étrangère. Le fait d'être étrangère n'est qu'un fait de circonstances qu'il doit prendre en compte. Il va donc la recevoir comme sa femme, ce qui primera sur ses origines. Il respectera aussi les prérogatives des prêtres d'Égypte, notamment en ne les soumettant pas au paiement du blé, quand celui-ci sera distribué lors de la famine. Mais il restera vigilant sur la foi de ses pères, ce qu'il montrera par les deux noms donnés à ses enfants et en leur transmettant cette foi. Joseph accepte donc une situation dont il connaît les difficultés, mais se montre capable de la gérer sans conflit, avec finesse et respect de chacun, sans cependant renoncer à ses prérogatives. Sa maturité, sa bienveillance et sa justice lui permettent de retourner cette difficulté en avantage politique.

Dieu est fidèle : « Le Christ n'enlève rien »

Dans la réalisation de la vocation familiale de Joseph, la fidélité de Dieu répond à celle de Joseph. On se souvient que la réussite de la deuxième entreprise avait été brisée par la

convoitise, puis la vengeance de la femme de Potiphar. Joseph avait gardé un comportement droit, chaste et fidèle, jusqu'à l'héroïsme.

Le sacrifice que Joseph a consenti, Dieu l'a vu. Aujourd'hui, manifestement, Il lui en rend justice. Un petit détail rapproche en effet ces deux événements. Il y a un jeu de mots entre la femme de *Potiphar* et la fille de *Poti-Phéra*. Ce rapprochement entre les deux noms, entre les deux femmes, semble indiquer un rapprochement entre les deux événements et, de l'un à l'autre, suggérer l'intervention de Dieu. Ce que Joseph a refusé de prendre, quand ce n'était pas conforme au projet de Dieu, Dieu va le lui redonner en son temps.

Nous sommes ici devant une loi spirituelle : ce que le Seigneur nous demande de sacrifier, c'est pour nous le donner en son temps. Le pape Benoît XVI l'a évoqué lors de la messe inaugurale de son pontificat et l'a répété aux jeunes, quelques mois plus tard, lors des JMJ de Cologne :

> « Celui qui laisse entrer le Christ dans sa vie ne perd rien, rien, absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. Non ! Ce n'est qu'avec cette amitié que s'ouvrent en grand les portes de la vie. Ce n'est qu'avec cette amitié qu'on déverrouille réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Ce n'est qu'avec cette amitié que nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère…
> Soyez-en vraiment convaincus : le Christ n'enlève rien de ce qu'il y a de beau et de grand en vous, mais il mène tout à sa perfection, pour la gloire de Dieu, pour le bonheur des hommes, pour le salut du monde. »

Notre péché est souvent de prendre tout de suite, par nous-

mêmes, sans demander ni attendre le temps voulu par Dieu, ou même en transgressant sa loi, en précipitant ce qu'Il avait préparé pour nous le donner en son temps. C'est l'histoire d'Adam et Ève lorsqu'ils veulent usurper, bien mal conseillés par le démon, la dignité de fils de Dieu que Dieu voulait leur donner au terme d'une éducation nécessaire pour grandir en amour et en liberté. Au lieu de grandir, ils chutent.

La réussite devient complète

Dieu comble Joseph. En même temps qu'il le fait réussir dans son travail, ce que la promesse du Deutéronome appelle *« le fruit de son sol »*, il le fait maintenant réussir aussi dans sa vocation familiale, ce que le Deutéronome appelle *« le fruit de son ventre »*, la fécondité. Dieu le fait vraiment réussir dans toutes ses entreprises.

Dieu bénit Joseph et il semble prendre plaisir à le bénir particulièrement là où il avait été éprouvé en raison de sa fidélité. C'est la manière de Dieu de faire justice. Là où Joseph avait apparemment échoué, à cause de la convoitise de la femme de Potiphar, il le fait réussir dans une mission plus grande encore, comblé cette fois par l'amour de la fille de Poti-Phéra. Ainsi s'achève aussi véritablement la deuxième entreprise de Joseph. Joseph a réussi non seulement sa cinquième, mais aussi sa deuxième entreprise. Il a fini par réussir même là où il semblait avoir échoué.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

principe de la priorité du travail sur le capital est un postulat qui appartient à l'ordre de la morale sociale… Lorsque l'homme travaille, en utilisant l'ensemble des moyens de production, il désire en même temps que les fruits de son travail soient utiles, à lui et à autrui, et que, dans le processus même du travail, il puisse apparaître comme coresponsable et co-artisan au poste de travail qu'il occupe. »

« Il est dès maintenant nécessaire de souligner, de manière générale, que l'homme qui travaille désire non seulement recevoir la rémunération qui lui est due pour son travail (c'est le premier principe de justice sociale : le travail doit d'abord profiter à celui qui travaille ; le fruit doit lui revenir en premier puisque c'est lui qui a accompli le travail), mais aussi qu'on prenne en considération, dans le processus même de production, la possibilité pour lui d'avoir conscience que, même s'il travaille dans une propriété collective, il travaille en même temps "à son compte". (C'est le deuxième principe de justice sociale : toutes nos organisations de travail doivent viser à ce que les hommes qui y sont, quelle que soit leur place, puissent travailler comme à leur compte). »

Ce deuxième principe est plus décisif encore que le premier car il touche à la dignité et à la vocation même de l'homme, et pas seulement à la justice de répartition des biens.

Participation, dignité et efficacité

« L'enseignement de l'Église a toujours exprimé la conviction ferme et profonde que le travail humain ne concerne pas seulement l'économie, mais implique aussi et avant tout des valeurs personnelles. Le système économique lui-même et le processus de production trouvent leur avantage à ce que ces valeurs personnelles soient pleinement respectées. »

Ce qui est bon aux plans humain et spirituel l'est aussi pour l'entreprise et l'économie. On connaît la supériorité du système de libre entreprise sur le collectivisme étatique en termes d'efficacité, mais aussi de liberté. L'un des échecs du collectivisme vient du fait que les gens ne travaillaient plus du tout *à leur compte*, mais comme salariés d'un grand ensemble étatique anonyme. Il a fallu réintroduire l'initiative personnelle, qui est à la fois vitale pour l'homme et nécessaire à l'efficacité.

Beaucoup de théories en management ont redécouvert aussi ce principe de motivation, en faisant participer le personnel et en l'organisant comme à son compte. Cependant, ce n'est pas simple à mettre en œuvre et le résultat n'est pas immédiat. Il faut la durée que l'on retrouve dans le travail de Joseph et l'action de Dieu. Si les dirigeants ou les actionnaires veulent uniquement des résultats rapides, ou s'ils accaparent tout le résultat, ils finissent par asphyxier l'organisation et par détruire la motivation des salariés. Le travail de management juste consiste à organiser le travail de sorte que chacun puisse apparaître comme co-responsable et co-artisan au poste qu'il occupe. Alors, le dynamisme peut se déployer. « Dans le cas contraire, nous dit Jean-Paul II, il s'en suit nécessairement dans le processus économique des dommages incalculables. » Les propos sont forts : « des dommages incalculables » ! Ces dommages ne sont pas seulement économiques. Ils atteignent profondément l'homme, dans sa motivation, sa créativité et son assentiment à une œuvre commune. Le lien social en dépend.

Agir au niveau du système

Dans cette sixième entreprise, l'action de Joseph a changé d'échelle et de niveau. Elle est passée à l'échelon institutionnel.

Regardons le résultat : ce ne sont plus quelques personnes qui

bénéficient de la bonne gestion de Joseph, c'est le pays tout entier, les populations environnantes et même les générations à venir ! Nous ne sommes plus du tout dans des relations interpersonnelles de proximité. Nous avons changé d'échelle et d'horizon.

Quant à l'action de Joseph, elle a changé de niveau. Elle n'est plus immédiate : Joseph ne réagit pas dans l'urgence. Au contraire, cela fait sept ans qu'il anticipe la sécheresse. Il ne se contente pas non plus de régler la crise immédiate, il institutionnalise un système dont les effets bénéfiques vont se prolonger bien après la famine, de façon durable. Nous sommes aux antipodes d'une politique court-termiste et médiatique où l'on fait croire qu'on agit tout de suite parce qu'un problème se voit. On agit en fait de façon « pompier » sans traiter les causes qui sont à la racine des problèmes et surtout sans avoir anticipé.

Joseph n'agit pas non plus de façon personnelle et directe, mais par des intermédiaires : un plan d'ensemble, les rouages d'une administration, la construction d'un ordre juridique, la prise en compte des contextes particuliers (ici des prêtres) et l'implication de toute la population. Nous avons là toutes les caractéristiques d'une vraie action politique, qui agit sur le système, dans la finalité non pas d'apporter des satisfactions immédiates, « du pain et des jeux », mais de construire les conditions durables du bien commun : une société où tous pourront mener leur vie de façon digne et responsable.

Joseph fit de cela une loi

La dernière chose que fait Joseph, pour mener son œuvre à terme, c'est une loi. Joseph tient compte de la nature humaine. Il sait qu'elle est encline à la faute et il anticipe l'avenir. Il sait bien que, lui parti, certains de ses successeurs pourraient être tentés tôt ou tard d'abuser de la situation. Ils pourraient être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*prosternés devant lui, Joseph reconnaî*t la réalisation du songe. Il comprend que Dieu est à l'œuvre et c'est cela le plus important. Puisque Dieu est en train d'agir, il faut le laisser faire. « Il ne faut pas enjamber sur la Providence », disait saint Vincent de Paul. Joseph, en bon second tel qu'il a toujours agi, se contente d'emboîter le pas de Dieu.

Une deuxième raison de la patience de Joseph est certainement son amour pour ses frères et son père. Joseph n'est pas rancunier ; il l'a montré lors de son élévation par Pharaon. Il n'a poursuivi ni Potiphar, ni sa femme, ni aucun de ceux qui l'avaient laissé croupir dans sa geôle. Joseph, comme Jésus après lui, ne cherche pas à se venger. Ce qu'il souhaite depuis le tout début, c'est la réconciliation avec ses frères. Est-ce en les détruisant qu'il y parviendra ?

Plus encore, Joseph aime son père. Il ne l'aime pas égoïstement, pour profiter de lui tout seul. Il veut la joie de son père. Quel avantage y aurait-il à faire condamner ses frères, même par une sentence juste ? Jacob y retrouverait-il la joie ? Certes non ! La famille perdrait encore dix fils et Jacob serait confondu de tristesse et de honte. Pour lui, le drame serait total. Quelle consolation en tirerait Joseph ? Que justice soit faite ? Que le crime soit enfin vengé ? Mais la vengeance n'est d'aucune utilité pour celui qui aime. La vengeance poursuivrait au contraire, sous couvert de « justice », l'œuvre de destruction de la famille commencée par la jalousie. Joseph rompt cette spirale de mort. Sa miséricorde illustre la parole biblique : *« Je ne cherche pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »* (Ézéchiel 33, 11) C'est ce que désire Joseph : qu'ils reviennent sur leur faute et que sa famille vive. Mais comment y parvenir ?

Pour le Seigneur, un jour est comme mille ans

Avant de regarder plus avant la stratégie de Joseph, arrêtons-nous un moment sur celle de Dieu. Dieu apparaît ici de plus en plus comme celui qui conduit les événements. Remarquons un détail caractéristique : c'est à l'endroit précis où Dieu avait semblé absent que se renoue le fil de l'histoire. Au moment où les fils de Jacob l'avaient défié en disant : *« Nous allons voir ce qu'il adviendra de ses songes »*, c'est précisément maintenant, quand les frères se retrouvent en présence de Joseph, que l'on voit se réaliser le songe. Le comble, c'est qu'eux-mêmes ne le voient pas. En revanche, Joseph, qui a un cœur pur, voit. Il ne voit pas ses assassins, il voit ses frères. Il n'a ni jalousie, ni colère, ni mensonge pour obscurcir son cœur. Son œil est sain, comme dit l'Évangile, parce que son cœur est bon.

Le défi arrogant des violents, qui triomphent en se moquant de la justice, se répète régulièrement dans l'Histoire : « Nous verrons bien si Dieu va le délivrer. » Ce sera le défi des accusateurs de Jésus au moment où ils l'auront fait mettre en croix. C'est avec la même suffisance que Staline répondait à Churchill qui, en 1945, le mettait en garde contre l'écrasement des libertés en Europe de l'Est, et tout particulièrement la liberté religieuse : « Le Pape : combien de divisions ? » Il attendait de voir, lui aussi… Mais l'Histoire lui a donné tort : quarante-quatre ans plus tard, c'est bien un Pape qui fit tomber son empire. Quant à ses propres divisions, que son successeur avait précautionneusement massées autour de la Pologne, elles ne furent d'aucun secours. Dieu est patient, mais il triomphe en son temps et particulièrement là où on a cru pouvoir le défier.

L'épreuve de la vérité

> « Et il leur dit : "Vous êtes des espions ; c'est pour observer les lieux faibles du pays que vous êtes venus." Ils lui répondirent : "Non, mon Seigneur, tes serviteurs sont venus

pour acheter du blé. Nous sommes tous fils d'un même homme ; nous sommes sincères, tes serviteurs ne sont pas des espions." *Il leur dit : "Nullement, c'est pour observer les lieux faibles du pays que vous êtes venus." Ils répondirent : "Nous, tes serviteurs, sommes douze frères, fils d'un même homme au pays de Canaan ; et voici, le plus jeune est aujourd'hui avec notre père et il y en a un qui n'est plus." Joseph leur dit : "Je viens de vous le dire, vous êtes des espions. Voici comment vous serez éprouvés. Par la vie de Pharaon ! vous ne sortirez point d'ici que votre jeune frère ne soit venu. Envoyez l'un de vous pour chercher votre frère ; et vous, restez prisonniers. Vos paroles seront éprouvées et je saurai si la vérité est chez vous ; sinon, par la vie de Pharaon ! vous êtes des espions." Et il les mit ensemble trois jours en prison. »* (Gn 42, 9-17)

Le soupçon

Si Joseph n'est pas à l'origine de la rencontre, on voit qu'il prend aussitôt l'initiative pour en tirer parti. Nous découvrons ici Joseph sous un nouveau jour : non plus le serviteur docile que d'aucuns supposeraient un peu naïf, mais un fin stratège, un négociateur implacable, rusant avec ses frères. « Tu es fidèle envers l'homme fidèle… tu ruses avec le pervers », nous dit le psaume (Ps 18, 26-27).

Pour les frères, l'histoire de leur crime est loin, très loin ! À la question de Joseph : « D'où venez-vous ? », ils répondent au premier degré : « Du pays de Canaan pour acheter des vivres ». Ils ne comprennent pas que c'est leur frère et qu'il les interroge sur ce qu'ils ont fait et caché depuis tant d'années. Quant à Joseph, pour eux il n'existe plus. Physiquement, il a disparu, emmené par des marchands. Mentalement, ils l'ont éliminé une bonne fois pour toutes de leur pensée. C'est pourquoi ils ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour emporter la décision. On voit bien comment chaque protagoniste de cette crise, en exerçant sa liberté, en respectant et même en s'appuyant sur celle des autres, va construire le processus où toutes les volontés vont se réunir pour dénouer la crise. Dieu soumet tout le monde à la sécheresse et donne à Joseph la clé des réserves de blé. Joseph fixe des conditions équitables à ses frères. Juda s'appuie sur la situation de fait créée par les deux précédents pour proposer une initiative responsable. Et Jacob finalement accepte, renonçant à sa posture de victime pour assumer lui aussi sa pleine responsabilité de chef.

Le chemin de l'amour

> « Israël, leur père, leur dit : "Puisqu'il le faut, faites ceci. Prenez dans vos sacs des meilleures productions du pays, pour en porter en présent à cet homme, un peu de baume et un peu de miel, des aromates, de la myrrhe, des pistaches et des amandes. Prenez avec vous de l'argent au double et remportez l'argent qu'on avait mis à l'entrée de vos sacs : peut-être était-ce une erreur. Prenez votre frère et levez-vous ; retournez vers cet homme. Que le Dieu tout-puissant vous fasse trouver grâce devant cet homme et qu'il laisse revenir avec vous votre autre frère et Benjamin ! Et moi, si je dois être privé de mes enfants, que j'en sois privé !"
>
> Ils prirent le présent ; ils prirent avec eux de l'argent au double, ainsi que Benjamin ; ils se levèrent, descendirent en Égypte et se présentèrent devant Joseph. » (Gn 43, 11-15)

Le sacrifice de Jacob

Cette fois Jacob se résout au sacrifice. Jacob est coutumier de ces longs combats avec Dieu, quand il résiste là où Dieu lui demande de lâcher (cf. le combat de Jacob, Gn 32, 23). Mais

maintenant, il s'en remet à Lui, avec le bel abandon de celui qui accepte tout par avance, au cas où les choses ne tourneraient pas comme il le souhaite. Il accepte la volonté de Dieu et non la sienne. Jacob se montre grand dans l'amour, renonçant à son affection exclusive pour Benjamin pour sauver ceux dont il a la charge. Jacob rejoint Jésus, au début de sa passion : « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse. » (Lc 22, 42)

En regardant cette passion de Jacob, on pourrait s'étonner de la dureté de Dieu qui maintient la famine et oblige Jacob à se sacrifier. Mais ce sacrifice est-il la fin de l'histoire de Jacob ? Est-il même certain ? Jacob ne le sait pas. Ce qui est certain, en revanche, c'est que son sacrifice consenti ouvre enfin la porte du salut à tout son clan et à lui-même, même s'il ne peut le comprendre encore.

Et puis, qui se montre dur ? Est-ce Dieu en maintenant la pression de la famine ? Est-ce Joseph en exigeant de voir Benjamin ? N'est-ce pas le cœur des frères, qui connaissent toute la vérité sur la douleur de leur père, mais qui maintenant encore ne sont préoccupés que de repartir pour chercher à manger ? Quant à Jacob, même s'il est en partie victime, ne s'est-il lui-même pas endurci ? Voilà des mois qu'il vit ainsi replié sur la peur de perdre Benjamin. Il en oubliait Siméon et tout son clan affamé. Recroquevillé sur sa blessure, il bloquait tout le processus de salut préparé par Dieu et dans lequel Joseph avait su entrer, faisant taire sa propre douleur. Le « oui » de Jacob est enfin une brèche dans cette carapace où chacun, à l'exception de Joseph, ne se préoccupait que de soi.

Le piège de l'affectivité

L'affectivité peut ainsi nous focaliser sur une douleur

immédiate, comme celle que vit Jacob, et nous détourner de traiter avec courage et intelligence le véritable abcès. C'est lui qui est la cause de plus grandes souffrances, durables celles-là, chez de nombreuses personnes. Il est heureux que Dieu, avec la collaboration courageuse de Joseph, sorte enfin le clan de cet enfermement mortel qui dure depuis plus de vingt ans. Il est heureux qu'il pousse Jacob à renoncer à son comportement de préférence exclusive. C'est dur pour Jacob, mais c'est salutaire, comme le serait une intervention chirurgicale qui n'aurait que trop tardé.

Cet apitoiement sur une souffrance immédiate, très médiatisée, est souvent utilisé pour manipuler l'opinion. On focalise l'attention sur un cas particulier de souffrance, la présentant comme insupportable, pour justifier un remède général présenté sans alternative et finalement, à long terme, pire que le mal. L'opinion publique, poussée par l'affectivité ou neutralisée par la mauvaise conscience, s'y résout, par manque de courage et de vision. La plupart des transgressions à l'éthique universelle comme au respect de la vie sont promues de cette manière-là. C'est une logique de mort que le pape Jean-Paul II avait caractérisée dans son encyclique *L'Évangile de la vie*. Il est nécessaire, pour trouver la solution véritable, de refuser le chantage affectif, remonter aux causes premières et avoir le courage de les traiter. Mais c'est seulement de là que viendront les vrais remèdes, au terme d'un processus exigeant consistant à rechercher la vérité et la justice.

La tendresse du père

Jacob, en décidant d'envoyer Benjamin, prend deux précautions : des présents d'une part et le remboursement de la dette d'autre part.

On remarque que les présents sont les mêmes que ceux qui ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(Gn 45, 1-8)

Je suis Joseph que vous avez vendu

Le cri de Juda a transpercé Joseph. Lui non plus ne peut se contenir. Alors, la miséricorde longtemps contenue dans le cœur de Joseph déferle comme d'une digue qui se rompt. C'est un flot qui déborde de son cœur : ce n'est ni l'amertume, ni la colère, ni le ressentiment, mais un trop-plein d'affection trop longtemps réprimée.

Sa première parole est pour son père : *« Mon père vit-il encore ? »* Il sait bien que son père est vivant ! Mais il a besoin de l'entendre, de le crier, lui qui en a été si longtemps privé.

Sa deuxième parole est pour rassurer ses frères pétrifiés : *« Approchez-vous de moi »*, leur dit-il. Il se fait proche car il n'a jamais voulu les dominer. C'est l'affection qui s'exprime, cette affection si longtemps refusée. Il ne peut supporter plus longtemps cette terrible distance que leur jalousie, puis l'exil ont mise entre eux. Il est saisi de compassion pour ses frères qui attendent, sidérés, tremblants de peur, que s'abatte sur eux le châtiment mérité. C'est la même compassion qui a fait s'approcher le bon Samaritain, saisi de pitié, de l'homme tombé aux mains des bandits. Eux voient leur faute, mais lui voit leur misère et veut la soulager.

La miséricorde de Joseph est dans la vérité. Il rappelle à ses frères leur crime, eux qui l'ont vendu et sont ô combien légitimement inquiets du châtiment qu'ils méritent. Mais c'est sobre. Il rappelle seulement les faits : Joseph… votre frère… que vous avez vendu… mené en Égypte. Toute la vérité est dite sans un mot de reproche. Ils attendent le verdict et c'est le pardon qui vient : *« Maintenant, ne vous affligez pas, ne soyez pas fâchés de m'avoir vendu. »*

Le pardon de Joseph est donné sans délai, sans condition,

délicat quant à la formulation du crime, leur faisant crédit d'une contrition que Juda seul a implicitement exprimée.

La justice de Dieu

Ce pardon de Joseph à ses frères est un sommet d'humanité. Pourtant, Joseph ne s'y arrête pas. Il ne reste pas dans ce face à face avec ses frères, ni dans la vision du passé douloureux. Il ouvre tout de suite sur la vision sur Dieu, comme il l'avait fait jadis avec Pharaon : *« C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. »*

Ici, Joseph nous fait faire un bond dans la lecture des événements. Il révèle le sens profond de l'histoire. La toute-puissance de Dieu sur les événements et sa miséricorde insondable pour les hommes se révèlent dans ce plan incroyable, réalisé avec le consentement de Joseph. Car la justice de Dieu n'est pas celle d'un juge qui fait périr le méchant. C'est celle d'un père qui, au contraire, fait tout son possible pour sauver son fils, d'autant plus s'il est coupable. Pour réaliser ce prodige, il a permis la souffrance du juste, tout en préservant sa vie. Il a donné au méchant le temps de se convertir. Mais pour rendre justice au juste et le faire triompher du mal, il fait sauver le méchant par sa propre victime, avec les moyens mêmes par lesquels celui-ci l'avait persécutée. C'est pourquoi l'Égypte, dont les frères avaient fait le lieu de l'exil et de l'esclavage de Joseph, devient le lieu de leur libération et de leur réunification. Ils sont sauvés par celui qu'ils avaient rejeté, comme Juda jadis par Tamar.

> « Vous aviez médité de me faire du mal : Dieu l'a changé en bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux. » (Gn 50, 20)

L’histoire de Joseph nous donne là un enseignement profond sur la Providence de Dieu : Dieu est capable de retourner un mal en bien.

Ce retournement est un prodige, c’est l’œuvre spécifique de Dieu. Dans les histoires humaines, dans le meilleur des cas, le « bon » s’en sort à la fin et les « méchants » sont éliminés. Le scénario de Dieu est plus long et il passe parfois par la mort du juste. Il a besoin pour se réaliser de l’obéissance d’un homme, ce juste qui collabore à son dessein. Ici, il s’agit de Joseph.

Dans le regard de la foi, Joseph annonce évidemment Jésus, qui va proposer son pardon à tout homme pécheur en acceptant d’abord de mourir pour lui, afin de le faire vivre avec lui pour une vie nouvelle. L’histoire de Joseph préfigure celle de Jésus. L’histoire des frères est la nôtre.

Le retour de Jacob

> « Hâtez-vous de remonter auprès de mon père, et vous lui direz : “Ainsi a parlé ton fils Joseph : Dieu m’a établi seigneur de toute l’Égypte ; descends vers moi, ne tarde pas ! Tu habiteras dans le pays de Goshen et tu seras près de moi, toi, tes fils, et les fils de tes fils, tes brebis et tes bœufs, et tout ce qui est à toi. Là, je te nourrirai, car il y aura encore cinq années de famine ; et ainsi tu ne périras point, toi, ta maison, et tout ce qui est à toi. Vous voyez de vos yeux et mon frère Benjamin voit de ses yeux que c’est moi-même qui vous parle. Racontez à mon père toute ma gloire en Égypte et tout ce que vous avez vu ; et vous ferez descendre ici mon père au plus tôt.”
>
> Il se jeta au cou de Benjamin, son frère, et pleura ; et Benjamin pleura sur son cou. Il embrassa aussi tous ses frères, en pleurant. Après quoi, ses frères s’entretinrent avec lui. » (Gn 45, 9-15)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux. … Dieu vous visitera, et il vous fera remonter de ce pays-ci dans le pays qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. » (Gn 50, 19b.24)

Ces deux passages expriment la même chose, le second avec plus de précision et de hauteur de vue, après dix-sept ans de recul. Joseph y reconnaît d'abord le rôle prépondérant de Dieu qui a transcendé les oppositions humaines pour accomplir son dessein bienveillant. Dieu a réalisé sa volonté, non pas en l'imposant à l'homme dont il a respecté la liberté jusque dans ses oppositions, mais en se servant des choix posés par l'homme. C'est ce qui fait dire à Joseph : *« Ce n'est donc pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu. »* C'est pourtant bien eux qui l'ont envoyé en Égypte. Mais c'est Dieu qui s'en est servi pour que Joseph y accueille ses frères. De même, Il a tiré parti de l'opposition de la femme de Potiphar, qui a brisé la carrière de Joseph, pour donner à celui-ci une mission plus grande au service de Pharaon. La seule chose que Dieu ne maîtrise pas, si l'on peut dire, c'est la longueur du chemin, à cause des obstacles que nous mettons ; et l'ampleur du bénéfice que chacun tire de sa bienveillance, à concurrence de la docilité que nous mettons à accepter plus ou moins pleinement le plan de Dieu. Mais son dessein se réalise toujours.

Entre les deux textes, la vision de Joseph s'élargit. Dans la première, la bienveillance concerne ses frères directement : *« Pour vous sauver la vie », « Pour vous faire vivre par une grande délivrance »*. Le salut et cette grande délivrance, ce sont le blé qui les sauve de la famine et surtout le pardon qui les sauve du châtiment et du repli sur eux-mêmes, qui aurait été leur enfer. Ils sont sauvés deux fois.

Dans le second texte, dix-sept années plus tard, les destinataires sont *« un peuple nombreux »*. La perspective s'élargit aussi avec l'annonce du retour dans la Terre promise. On peut se demander alors quel est ce peuple ? Et en quoi est-il sauvé ? Cela représente-t-il les soixante-huit personnes qui accompagnaient Jacob à son arrivée en Égypte et qui depuis se sont sans doute multipliées ? Cela ne fait pas un peuple très nombreux. Et puis, si tous sont bien sauvés de la famine, en quoi sont-ils délivrés ? Si l'on considère que, dans cette dernière vision, l'horizon est le retour en Terre promise, on peut penser que ce peuple nombreux représentera plutôt tous ceux qui, dans quatre siècles, sortiront d'Égypte, tous ceux qui en seront libérés.

Ce qui ressort avec le plus de force dans les paroles de Joseph, c'est le retournement du mal en bien, qui est véritablement le miracle de Dieu. Il permet le mal et l'épreuve des justes qui collaborent avec lui, afin de réaliser le bien dont bénéficieront même les méchants qui seront revenus de leur faute. Nous voyons ici combien Dieu est miséricordieux et patient devant la liberté de l'homme, mais aussi tout-puissant et juste dans la réalisation de sa promesse.

Dieu n'échoue pas

La manière dont Dieu conduit les hommes et les événements, avec ce paradoxe de l'échec apparent, a été commentée par le pape Benoît XVI de façon éloquente :

> « Dieu n'échoue pas. Ou, plus exactement : initialement, Dieu échoue toujours, il laisse exister la liberté de l'homme et celle-ci dit toujours "non". Mais l'imagination de Dieu, la force créatrice de son amour est plus grande que le "non" humain. À travers tout "non" humain, est donnée une nouvelle dimension

de son amour et Il trouve une voie nouvelle, plus grande, pour réaliser son oui à l'homme, à son histoire et à la création. »

Le Pape émérite médite ensuite sur l'épreuve du juste que Dieu permet :

« Le Psaume 21/22 est celui du juste qui souffre, et qui, face au Dieu muet qui l'a abandonné, s'écrie : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Comment as-tu pu m'oublier ? À présent, je ne suis presque plus rien. Tu ne fais plus rien, tu ne dis plus rien… Pourquoi m'as-tu abandonné ?" Jésus s'identifie avec Israël qui souffre, avec les justes de tout temps qui souffrent, abandonnés par Dieu, et porte le cri de l'abandon de Dieu, la souffrance d'être oublié l'élève jusqu'au cœur de Dieu lui-même et transforme ainsi le monde. »

Il conclut pour notre époque :

« Que signifie tout cela pour nous ? Cela signifie avant tout une certitude : Dieu n'échoue pas. Il "échoue" continuellement, mais précisément pour cela, il n'échoue pas, car il en tire de nouvelles opportunités de miséricorde plus grande et son imagination est inépuisable. […] Aujourd'hui aussi, il trouvera de nouvelles voies pour appeler les hommes et il veut que nous soyons à ses côtés comme ses messagers et ses serviteurs. » (Homélie du 7 novembre 2006 aux Évêques de Suisse)

Le retour de la prospérité

Jacob descend en Égypte. Sa famille est réconciliée. Le premier effet de cette obéissance à Dieu, c'est le retour de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Qu’est-ce que la réussite ?
- Mais qui a réussi ?
- L’appel aux fidèles chrétiens laïcs

Table des matières

Vous pouvez adresser vos commentaires, remarques ou témoignages à l’adresse : lchallanbelval@free.fr

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir
notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter
des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

Laurent Challan Belval

Le Seigneur te fera réussir dans toutes tes entreprises

Préface du Cardinal Paul Poupard

EdB
le Verbe de Vie